

# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



**Oasis (collection particulière)**

N°87 - Mars 2017

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

## Sommaire

### Éditorial

La Rédaction..... 4

### Les chemins de mémoire

Ils l'appellent Sidi Gil mais c'est toujours NOVI

*Simone Balazard*..... 5

### Les chemins de mémoire

En 1928, un drame à la Légion étrangère dans le désert marocain  
raconté par Rosita Forbes

*Rosita Forbes*..... 12

### Les chemins de mémoire

Les thermes du Djebel Oust – une richesse qui monte

*Dante Gerini*..... 24

### Les chemins de mémoire

Médecine et colonisation agricole

*Pierre Goinard*..... 30

### Les chemins de mémoire

Un écrivain romantique, Petrus Borel, dit le Lycanthrope, inspecteur  
de la colonisation en Algérie

*Annie Krieger-Krynicky*..... 43

## *Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



# Éditorial

## La Rédaction

Chers amis

Nous sommes fidèles au rendez-vous pour ce numéro de printemps si important car il nous réunit autour de la même ambition : faire revivre les heures souvent difficiles, mais aussi fécondes de tous ceux qui ont vécu en Afrique du Nord dans le temps passé : ce furent des voyageurs curieux, critiques ou enthousiastes, des amateurs de pittoresque, des écrivains, des musiciens ou des peintres épris de beauté et attirés par la lumière. Mais ils furent plus nombreux ceux qui ont marqué cette terre, y ont laissé leur santé et souvent prématurément, leurs os : cultivateurs, artisans, personnel de santé civil et militaire, enseignants, commerçants, armateurs et marins, ouvriers, religieux et laïques. Ce sont eux qui nous permettent de revivre la vie quotidienne. Ainsi dans une tapisserie de haute-lisse du Moyen-âge, ce sont les semis d'herbes et de fleurettes avec leur charme modeste, qui mettent en relief les exploits guerriers ou les aventures mythologiques ou bibliques. Ici ce sont les personnages illustres : Regnard, esclave en Alger et dramaturge, Saint-Saens, Alexandra David-Neel, cantatrice à Tunis, le maréchal Lyautey et aussi son peintre des heures marocaines, l'aviateur de Monvel, des originaux comme le Lycanthrope, écrivains et administrateurs et les médecins qui ont traqué la maladie : le paludisme avec Alphonse Laveran à l'hôpital de Constantine et Charles Nicolle, le typhus, à l'Institut Pasteur de Tunis...

Bonne lecture...

La rédaction



# Ils l'appellent Sidi Gil mais c'est toujours NOVI

**Simone Balazard**

Ils l'appellent Sidi Gil mais c'est toujours NOVI<sup>1</sup>

L'Alger de mon enfance était une grande ville, la plus grande d'Afrique du Nord, la capitale de l'Algérie. Elle différait du reste de l'Algérie, comme Paris différait de la France. Il en est resté un jeu de mots un peu méchant que m'apprit mon guide en 1990 : *En Algérie il y a les algé-rois et les algé-riens.*

Qui dit grande ville dit quartiers, et les touristes qui s'y promènent n'ont pas une vraie approche de ce que ce mot signifie. Un quartier de grande ville c'est un village, mais tout imprégné en même temps de la grandeur de la ville-monde. Son quartier c'est l'endroit où l'on est à l'aise : à Alger, c'était le champ de manœuvres, jouxtant le Belcourt ouvrier et peuplé, à majorité arabophone, mais pour sa part très ouvert, avec des immeubles confortables, et ce grand emplacement où se succédaient les cirques et les fêtes foraines avec, comble de modernité, une tour à parachute qui servait d'entraînement (et de distraction aux habitants derrière leurs fenêtres.)

Il y a les immeubles anciens aux beaux escaliers avec tapis et rampe, comme était celui de mon grand-père près de la Grande Poste d'Alger ; les immeubles moches et rabougris de

**1 C'est ce que me dit, en 1984, le vieil Algérien à qui je demandai mon chemin sur la route de ce qu'on m'avait dit s'appeler maintenant Sidi Gil, lorsque je lui dis qu'autrefois ce village s'appelait Novi.**

Bab El Oued où nous visitions, de temps en temps, une arrière-grand-mère qui avait deux magnifiques poupées, et un cabinet étrange, fait d'une simple planche avec un trou ; et les immeubles récents pourvus d'ascenseurs comme était le nôtre au Champ de Manœuvres.

Nous étions au cinquième étage dans un deux-pièces avec balcons sur rue (les deux chambres) et sur cour (la cuisine). Plus un débarras où j'aimais me blottir, et une grande salle de bains où l'on aurait presque pu dormir tant il y avait de place. Mais l'ensemble était tout de même assez petit et je crois que nous avons essayé toutes les possibilités pour y être, ma mère, mon père et moi, installés de façon commode et agréable. Changement d'affectation pour les deux pièces : celle qui avait le plus grand balcon fut tantôt ma chambre, tantôt celle de mes parents. L'autre pièce, la plus belle, qui était le plus près de la porte d'entrée, la salle-à-manger-salon comme on disait alors, abritait tantôt le lit de mes parents, tantôt le mien.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, j'ai vécu dans ce petit espace et dans celui, à peu près identique, de ma voisine Claudette, née six mois après moi, ma presque jumelle, mon inséparable. Puis nos mères, poussées par on ne sait quel démon, eurent l'idée de nous inscrire à l'école maternelle. Nous n'étions pas enchantées du tout car notre vie de jeux et de plaisir nous contentait tout à fait, et aucun appétit de savoir ne nous tourmentait particulièrement, mais bon, il faut bien de temps en temps céder aux caprices des adultes. Nous n'avions pas soupçonné l'abominable. On allait nous séparer ! Sous prétexte que Claudette était plus jeune et devait aller en classe de Moyens tandis que je serais chez les Grands. Nous qui vivions ensemble du matin jusqu'au soir, nous allions passer toute la journée seules au milieu d'enfants étrangers à qui nous n'avions rien à dire. Je ne sais comment nous avons survécu à

ce premier jour où notre seul réconfort fut de pleurer dans les bras l'une de l'autre pendant toute la récréation.

Je vécus tant bien que mal cette première année d'école. J'y fis la connaissance de quelques petits garçons bien mignons (dans ce genre je ne connaissais que mes trois cousins qui avaient de quatre à dix ans de plus que moi), ces freluquets de maternelle ne pouvaient pas m'impressionner. J'appris de bien jolies chansons : *Vive la rose et le lilas*, et puis comme tout le monde j'entrai au cours préparatoire. J'y rencontrai ma deuxième grande amie d'enfance, Hélyette, qui était née presque en même temps que moi à dix heures d'intervalle, le 13 octobre au matin, et moi le 12 au soir. Un an passa, Madame Duguet nous apprit à lire. L'année suivante nous vit entrer au cours élémentaire et puis patatras, les Américains débarquèrent et tout s'arrêta.

Après un moment d'égarement (que faire avec ces bombardements, cette école fermée, cette pénurie ? ) les Algérois qui le pouvaient partirent à la campagne. Dans notre famille, c'est ma grand-mère maternelle et moi qui nous fîmes accueillir par une tante, à Novi, en bord de mer à 100kms à l'ouest d'Alger. J'y passai six mois, les plus instructifs à coup sûr de mon enfance, mais pas au point de vue scolaire, car je n'appris à peu près rien à l'école du village.

Dans cette maison nous étions six : Ma tante Eugénie, demi-sœur de ma grand-mère et beaucoup plus jeune qu'elle ; son mari le grand Marcel ; son fils cadet de dix-huit ans, le petit Marcel ; ma grand-mère Ernestine (qui lors d'un second mariage six ans plus tard reprit son premier prénom de Louise), une jeune fille de quinze ans réfugiée venue de La Ciotat avec son frère de neuf ans, et moi Simone, sept ans. J'ai totalement oublié les prénoms des réfugiés de La Ciotat, mais je me souviens bien qu'ils se considéraient comme supérieurs à nous

parce qu'ils étaient nés dans la mère patrie, la France ! C'est à Novi, je crois, que j'ai commencé à soupçonner que l'Algérie, c'était compliqué. Pourtant on nous disait que notre pays c'était la France. Mais si l'Algérie ne faisait pas partie de la France, c'était donc un mensonge ? Est-ce que nous étions Algériens ou est-ce que nous étions Français ? Jusque là je pensais qu'on pouvait être les deux, comme ma grand-mère paternelle, née à Larreule en Bigorre qui était donc bigourdane et française. Eh bien non, j'étais une fausse Française, en attendant de devenir une fausse Algérienne...

La maison s'ouvrait sur la rue principale du village. Elle n'était pas bien grande, mais avait tout de même une petite cour et un tout petit bout de terre où croissait un citronnier. Cela me convenait tout à fait car depuis toujours j'adorais grimper : sur les meubles dans notre appartement, sur les arbres quand c'était possible. J'étais donc souvent juchée sur les branches du citronnier, parfois accompagnée du garçon qui formait avec moi le groupe que sa sœur appelait « les enfants » .- disant par exemple que « les enfants » s'étaient aperçu des avances que lui faisait le petit Marcel.

Quelques marches menaient à une autre maison, beaucoup plus grande et belle, celle de nos propriétaires, notables du village, qui possédaient un chien. La topographie elle-même indiquait une hiérarchie entre ces riches personnes, qui avaient des terres et des pouvoirs, et notre famille simplette dont le seul travailleur, le grand Marcel, occupait la modeste (mais indispensable) place de caviste à la cave coopérative. Je n'ai jamais très bien compris ce qu'il y faisait, sauf qu'il était dans ce milieu du vin un peu comme le meunier est dans le milieu du blé, celui qui fait le boulot en permettant au raisin de devenir du vin pas trop mauvais. Il me semble me rappeler qu'une odeur de mou de raisin flottait autour de lui, qu'il était

corpulent, dormait tous les après-midis, mais pas seul, car ma tante sortait de la chambre en se rajustant et en disant à sa soeur ma grand-mère, mais j'étais là aussi : « c'est tous les jours comme ça, c'est un besoin chez lui ». Je compris tout de suite de quoi il s'agissait et pourtant mon éducation sexuelle était égale à zéro, mais il faut croire que les enfants en savent long sur ce point, par nature bien sûr, mais aussi par toutes ces confidences murmurées, ces tons de voix baissés mais d'autant plus significatifs que les adultes employaient pour parler de ces choses.

Le chien, bien sûr, m'attirait et je montais volontiers sur son dos, le prenant pour un ami, jusqu'au jour où il me mordit à ma grande stupeur. On s'affola, on alla quérir le médecin, on craignit la rage, mais non tout allait bien. Sauf qu'entre les chiens et moi, c'était terminé. Je pris définitivement le parti des chats !

De Novi j'ai un souvenir de liberté, d'espace, de mer. Toutes les personnes qui étaient là étaient gentilles avec moi, mais aucune n'avait le poids de mes parents, j'étais tout à coup déliée de liens trop forts et sans doute trop pesants. La seule personne un peu méchante, ou disons malicieuse, était la jeune Mina, sorte d'aide ménagère d'une dizaine d'années qui aidait ma tante : elle se moquait de moi, de mes manières pataudes de citadine effrayée par les grenouilles, et surtout elle se moquait de mon père en imitant sa claudication avec un rire à la Goya.

Ce village de colonisation était ainsi fait qu'on n'y voyait que des Européens. J'ai un vague souvenir de quelques groupes d'hommes immobiles qu'on pouvait croiser à l'entrée du village, mais aucune femme. L'Algéroise de Belcourt que j'étais, habituée à une mixité totale, entourée de femmes voilées, a ressenti à Novi comme une impression de France avant de

l'avoir connue. Une France de carton-pâte, plus vraie que nature, plus parfaitement française. Même Larreule, en Bigorre, sera, quatre ans plus tard, avec son camp de gitans, plus exotique que Novi.

J'ai oublié de dire l'essentiel : à cause de la guerre, de la rupture avec la Métropole, le ravitaillement était très difficile. Quelques légumes, quelques fruits, sans doute du poisson mais ni viande, ni lait, ni beurre, ni fromage, ni sucre. C'est pourquoi je garde un souvenir émerveillé d'une coutume qui me permit de manger du boudin ! Les voisins d'à côté, pas ceux d'en haut, avaient tué leur cochon et nous avaient offert du boudin, non par amitié particulière mais parce que c'était une chose qui se faisait.

Et maintenant que j'y pense, des décennies plus tard, c'est tout de même bizarre, ce souvenir de cochon, dans un pays musulman qui déteste tant cet animal à la chair ô combien bienfaisante !

Il est vrai que le Novi que j'ai connu, en 1943, était plus catholique que musulman.

Mes parents n'étant pas pratiquants c'est donc à Novi avec ma tante Eugénie que je me mis à fréquenter l'église. Nous allions à la messe tous les dimanches et ensuite aux vêpres. Je crois que j'aimais bien ça, y trouvant comme ma tante, une distraction, un moment de sociabilité, et aussi un peu de poésie grâce à la lecture des évangiles.

Quand je suis retournée à Novi, lors d'un voyage avec un ami en 1984, je constatai avec une certaine mélancolie que l'église était devenue mosquée, comme d'ailleurs mon église St, Bonaventure du Champ de manœuvres où j'avais fait ma communion.

Mais quelle beauté, cette route entre Cherchell et Novi ! On ne se rendait pas compte à quel point l'Algérie était belle, d'une beauté que je n'ai jamais retrouvée ailleurs même dans les pays les plus vantés. Cette route, je l'avais souvent faite dans une voiture à cheval les dimanches où nous allions voir l'oncle Félix de Cherchell, et sa fille, la belle Arlette, grâce à son fiancé d'alors qui habitait justement Novi. C'est que la guerre en supprimant l'essence et réquisitionnant les voitures nous avait fait revenir à l'ancien temps et retrouver le petit trot du cheval et une certaine lenteur dont on n'a plus l'idée. C'est un de mes meilleurs souvenirs d'enfance.



## Novi

**Simone Balazard est responsable des éditions *Le Jardin d'Essais*.**



## **En 1928, un drame à la Légion étrangère dans le désert marocain raconté par Rosita Forbes**

**Rosita Forbes**

**Cette visite à la Légion étrangère m'avait frappée car la Légion a été étrangement à l'origine de l'implantation de ma famille en Algérie. En effet mon arrière-grand-père le pasteur Michel Krieger qui exerçait paisiblement son ministère à Strasbourg, avait été appelé par l'empereur Napoléon III pour aider moralement ses légionnaires de Sidi Bel Abbés. Il souhaitait, la majorité d'entre eux venant d'Allemagne ou d'Autriche un pasteur parlant l'allemand, langue que mon arrière-grand-père maîtrisait parfaitement. Comme le latin puisqu'il avait fait à Montpellier sous la direction du pasteur Monod, une thèse qui fut remarquée sur la résurrection des morts, pour laquelle en conclusion, il s'en remettait à la miséricorde divine. Il partit avec femme et enfant et contribua au développement du temple d'Oran tout en prenant régulièrement la diligence de Sidi Bel Abbès pour rencontrer des ouailles turbulentes. Mon père m'a raconté que, bien des années plus tard, alors qu'encore enfant, il allait acheter l'*Echo d'Oran* pour son père, il fut interpellé par le vendeur, un vieil homme au fort accent allemand et traînant la jambe. « Serais-tu parent du pasteur Michel Krieger ? - C'était mon grand père... - Merci à lui car il m'a tiré de**

**la boisson et de bien pire, tu ne peux même pas imaginer... Maintenant je tire la patte et je tiens un bureau de tabac octroyé par le gouvernement et je peux être fier de tout ça ». Et il montrait sa batterie de décorations fanées qui pendait sur son veston défraîchi, puis tendit en souriant le journal au garçonnet..**

**Annie Krieger-Krynicky**



**Rosita Forbes en tenue de cour par Hey Wrightson**

Rosita Forbes, exploratrice et écrivain, n'est pas connue en France car ses nombreux récits de voyage pittoresques et empreints d'un humour très décalé, n'ont pas été traduits de l'anglais. Pourtant elle avait reçu en 1921 à Paris la Médaille d'or de la Société de géographie. Elle était la deuxième femme

après Marie Curie a recevoir une telle distinction. A cette occasion, le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris, lui avait effleuré les joues en l'appelant « Ma très chère ennemie ! » Elle l'avait en effet connu en 1920, alors qu'il était Haut-commissaire au Liban à l'époque de la terrible rivalité anglo-française pour le partage du Moyen-Orient; rivalité qui fut romancée par Pierre Benoît dans sa célèbre *Châtelaine du Liban*. Rosita eût fait une parfaite héroïne de roman feuilleton, cette aventureuse qui arpenta la Syrie et le Hedjaz, avec un passeport égyptien acheté à la police locale et sous le déguisement d'une Circassienne musulmane pour faire passer ses yeux gris et sa peau très blanche d'Anglaise. Sa mère était Écossaise et son père, H. Torr, un hobereau du Lincolnshire, enrichi dans les mines de charbon. Elle s'engagea comme ambulancière pour la Société de secours aux blessés militaires sur le front français. Dans les années 20, après un mariage malheureux, elle se lance dans sa longue tournée en Libye, en Syrie, dans le désert du Hedjaz, en Egypte et en Abyssinie. Puis elle s'en va parcourir l'Afghanistan, l'Asie centrale devenue soviétique puis l'Inde. La Société de Géographie l'accueillera à chacun de ses retours à Londres pour des conférences et lui accordera une médaille d'or, comme la Société belge de géographie. La future reine Astrid la félicite ainsi que le prince héritier Léopold. Elle est à l'aise partout : discutant «chiffon» à Ascot avec la reine Mary à laquelle elle a été présentée, coiffée des trois plumes d'autruche rituelles sur la tête ou avec Georges Clémenceau lors du Congrès de Versailles. A une garden-party de la princesse Soutzo, future Madame Paul Morand, il livra sa prophétie sur le Traité de Versailles : »Il y a toutes les bases d'une guerre certaine et durable ». Elle y croise Gabriele d'Annunzio, ira interviewer le régent Horthy en Tchécoslovaquie, se lie au couple Mountbatten. Epanouie dans sa visite du harem d'un émir d'Arabie avec ses femmes, dans le même costume oriental. En 1921, elle s'embarque à Suez sur

une felouque ouverte avec des pèlerins pour la Mecque. Ses voiles blancs dissimulent mal sa peau trop claire. Obligée de justifier sa présence, elle récite quelques versets du Coran. La chaleur est extrême ; les femmes sont prises du mal de mer, des hommes périssent d'insolation et sont débarqués sur les épaules des pèlerins à Gezirah. Parlementant en égyptien, elle permet la levée de la quarantaine de la felouque qui repart pour Djeddah où elle croise sous son voile sur les marches du consulat britannique un certain colonel Lawrence, accompagné d'un ami arabe qui lui signale ses beaux yeux. Mais le colonel rétorque que sous ces voiles les femmes cachent d'horribles maladies de peau ! Rosita Forbes a refusé la somme pharminieuse offerte par le Times si elle décrivait le pèlerinage dans les lieux saints de l'islam car elle ne veut pas parjurer sa foi chrétienne ni tromper ses amis musulmans. Au Maroc, elle couvrira l'atroce guerre du Riff et brossera un portrait d'El Raisuli, rival malheureux d'Abdel Krim qui le fera assassiner. (in *The Sultan of the mountains*). Elle a rencontré le maréchal Lyautey « créateur du Maroc moderne » et écrit : « J'ai été très impressionnée car il parlait de « mon Maroc », comme mon père parlait de sa propriété du Lincolnshire ». Remariée avec le colonel Arthur MC Graw qui fera plus tard une carrière d'attaché militaire en Amérique du Sud, en 1928 elle retourne avec lui au Maroc, au Sud de l'Atlas, « là où la Légion étrangère était basée le long des déserts rouges de Mauritanie ».

« Ce fut un voyage très intéressant, et dans lequel nous observâmes la colonisation française à son meilleur et je pus apprécier les progrès accomplis depuis 8 ou 9 ans. Il n'y avait plus de nombreux cadavres de soldats éventrés et rembourrés de paille. Les grands caïds soutenaient les Français. De nouvelles routes avaient été ouvertes pour les débouchés de l'agriculture. Il y avait des horloges dans les villages et la vie s'organisait en fonction du temps. Incidemment ce fut Haroun

El Rashid, le grand souverain des Arabes qui donna la première horloge à Charlemagne. Le maréchal Lyautey a retourné le présent au Maroc. Quand nous atteignîmes Marrakech, le printemps avait jeté un tapis de fleurs sur les plaines. Les chameaux s'y enfonçaient jusqu'aux genoux, semblables à des tortues montées sur échasses. Les jeunes poulains empotés, commençaient leur vie par un ballet, tels des jouets. Les hauts murs rouges de Marrakech serpentaient à travers les collines comme le Léviathan blessé. Pour moi, cette vision a constitué le sommet de l'aventure. Je ne sais pourquoi. Excepté le meurtre d'une danseuse par son amant nubien dans une maison mal famée où nous avons été malencontreusement invités par des touristes américains, rien d'excitant ne nous arriva dans la ville des tours, ce lys rouge.

Toutefois Marrakech est belle et passionnante au même titre que les maisons isolées de pisé de Figuig, ou que la floraison des amandiers sur les hauteurs du Sahara ou le survol de la forêt du Brésil avec les ibis éparpillés comme des gouttes d'encre rouge au sommet des arbres. L'aventure est dans l'esprit et non dans le corps. Elle est dans le cœur et les yeux, non dans les sens.

En dépit des avertissements civils et militaires, Arthur et moi nous entêtâmes à couper à travers l'Atlas par Midelt ; un petit poste de Français ensevelis par la neige en hiver. Il y avait aussi le danger des dissidents cachés dans les grottes parmi la forêt chevelue. Nous avons été avertis que nous risquions de leur servir de cible. Je m'en inquiétais lorsque nous nous enlisâmes et dûmes faire appel à des hommes des tribus. Nous parcourûmes quelques miles. La route militaire avait disparu sous la neige. Nous tentions de marcher devant la voiture en nous aidant de longs bâtons mais nous nous enlisions davantage. Une horde d'ours nous approcha. L'un d'eux

retroussa sa babine comme s'il préparait une charge. Nous avons rebroussé chemin et contourné l'Atlas par l'est en faisant plusieurs centaines de miles. Nous louâmes une voiture cabossée conduite par un Arabe qui commença le voyage avec le visage fraîchement rasé et le termina avec une fine barbe. Une nuit, nous trouvâmes un gîte dans un camp de mineurs au flanc de montagne. C'était un endroit très impressionnant : les roches étaient noircies par le manganèse. Chameaux et ânes qui charriaient le minéral étaient tout aussi noirs. L'air était obscurci de particules et les mineurs, la plupart des hors-la-loi ou des évadés de prison, étaient maculés et noircis comme tout le flanc de la colline. Nous passâmes la nuit dans un café blanchi à la chaux avec une lampe à pétrole qui se balançait du plafond, transformant les hommes en ombres, comme si la suie avait rongé leur peau. Près du bar, un enfant était juché sur une chaise haute. Son visage était blanc et lisse, ses cheveux comme l'étaupe. Il ne souriait jamais mais ses yeux inexpressifs et noirs fixaient les mineurs en train de boire - Vous devriez faire connaissance avec mon Raoul, dit la patronne à la forte poitrine. Il est vilain, le petit bout, mais qu'elle intelligence ! Rien ne le perturbe ! Même pas un meurtre et il en a vu combien !

Les chandelles étaient allumées et se dressaient en tremblant le long des stores des fenêtres. La lampe s'était épuisée. Alors les mineurs mirent des cubes de sucre dans leur verre d'alcool brut et les allumèrent. Avec cette flamme d'un bleu-vert les visages se dessinèrent en relief ; la pièce disparut. N'en émergea que la face de papier blanc de l'enfant et ses yeux pareils à deux trous dans un sac avec ses mains tenant incliné un fin couteau et la silhouette déformée des hommes et leur double, énorme se déployant derrière eux. Je me demande toujours si l'enfant a grandi car il me semblait sous la menace du « Démon de l'Isle » ! Nous ne pûmes dormir

sur les planches qui constituaient notre lit et partîmes de bonne heure en direction du Sud durant toute une journée. Le sirocco lançait ses plaintes à travers le désert. On dit que lorsqu'il souffle trop longtemps, il peut rendre fou. Quand nous atteignîmes le hamada, un désert rougeâtre apparut, planté de fungus, ces champignons que les Arabes appellent le chou-fleur de Bou Anane. Le vent sec, chaud, jouait avec le sable. Les palmiers étaient agités comme des blaireaux de barbier, avec leur hampe terminée en ouate rose. Le long du wadi, une floraison s'écrasait comme une écume contre de grandes tours brûlées de soleil ; les dunes de l'autre côté étaient sculptées en forme de tombes, de temples, de remparts par le vent des siècles. Un poste de la Légion se dressait dans le wadi, là où les étranges dunes s'ouvraient sur le désert. Nous fûmes accueillis par un jeune officier à l'allure carrée, brûlé de soleil, d'un énergique : « Quel jour avez vous choisi ! » De huttes de terre surgirent des hommes minces, efflanqués, durs, indifférents, dépenaillés : ils portaient des vêtements kaki délavés ou bleu sale. Beaucoup retenaient leurs chiens. « C'est la famille du légionnaire expliqua le petit capitaine qui paraissait très fier de son escadron. Nous avons ici 52 chiens. Je les encourage car ici les hommes n'ont ni famille, ni foyer mais leur chien dort près d'eux. Cela est comme une sorte de refuge ». Dans un recoin du mur d'enceinte, le capitaine avait aménagé ses quartiers comme une tente. Des tapis marocains couvraient les murs et le sol. D'autres servaient de couvertures sur le lit dur. « C'est confortable, n'est ce pas ? Je m'occupe de ces hommes pour qu'ils ne soient pas livrés à leurs pensées. J'ai des lapins, des cochons, des poulets et des moutons. Aussi lorsqu'ils ne sont pas au combat ni à construire des routes, ils sont occupés. Sinon, en peu de mois, ils attrapent le cafard et Dieu sait ce qui se passera dans leur tête ».

Un troupier norvégien nous apporta des verres de thé ; il était très doux et parfumé à la menthe.

- Avez-vous des Anglais ici ? Vos compatriotes sont trop bien chez eux. Néanmoins nous avons un brigadier. Il n'est pas un type à parler de ses affaires. Je ne sais rien de lui. Les autres viennent une nuit et après une lampée d'anisette, ils me racontent leur vie.

J'imaginai l'atmosphère intime, étouffante de la pièce; le désert vaste et vide était repoussé au delà des tentures tirées, la lampe voilée par une écharpe marocaine gaiement colorée éclairant le compagnon du capitaine, à la figure rouge et aux sympathiques yeux d'un bleu-vif avec son col défait mais ses bottes - de Londres - brillantes de cirage.

- Il y en a un ici - un Allemand - qui avait découpé sa femme en trois morceaux, mais à part ça, c'était un brave type; un orage dans le cerveau, vous comprenez ? -Non, je ne crois pas, non et je me demandais ce qu'il était advenu des morceaux.

- Dans ce pays, continua le capitaine, on doit tout comprendre : voyez vous, j'avais ici un colonel de la brigade impériale de Russie et un cavalier serbe décoré par le roi Pierre et un banquier qui était parti avec la caisse et qui voulait rentrer chez lui. Je me suis renseigné mais en France, il n'y avait pas d'amnistie pour crime avec violence. L'Île du Diable l'attend s'il quitte la Légion. Ici on ne pose pas de questions. Madame, voulez-vous un autre verre ? de thé - Non, merci. Et je pensais à ce qui rendait ici la vie supportable à ces hommes : le souvenir de ce qu'ils avaient laissé ... Notre hôte fit miroiter son anisette. « Parmi eux, il y en avait un, dont on ne s'expliquait pas la présence. Je ne pus réprimer ma curiosité - Enfin mon brave, que faites-vous ici ? Il répondit en souriant

« Mon capitaine, j'étais prêtre ». Je restais stupéfait bien que j'ai remarqué qu'il était familier avec la messe. Je poussais mon indiscrétion jusqu'à lui demander pourquoi il avait quitté sa paroisse. Parbleu ! Il avait de l'humour, celui-là, et répliqua « Mon capitaine, sans une femme, aurions-nous perdu le Paradis ? »

Le crépuscule tombait lorsque nous quittâmes le fort. La trompette sonna. Le drapeau tricolore fut amené. Nous regardâmes en arrière, à travers le sable qui tourbillonnait et nous vîmes des hommes en faction dans la poussière colorée, face au désert plombé. Je m'interrogeais sur leurs pensées, au bout du monde, mus par une action mécanique ou, exilés et sans nom, pensaient-ils à leur propre pays, lorsqu'ils saluaient un drapeau étranger ?

Nous partîmes pour Bou Denib, le centre administratif de ce vague protectorat où l'ombre de la civilisation se termine... Avec les troupes de la légion, silhouettes sur l'horizon, surveillant les raids venus de l'immense désert, le wadi craquelé et les dunes. Après une visite à l'officier qui commandait le poste, dans le marché carré, nous avons rencontré des juifs qui n'avaient changé ni leurs coutumes ni leurs vêtements depuis qu'ils avaient fui l'Inquisition espagnole. Dans leurs velours alourdis de broderies, semblables à des coquelicots ou des chrysanthèmes, les femmes aux immenses coiffes tissées de métal, scintillaient sur le désert, comme des manuscrits enluminés parmi des livres utilitaires. Avec le colonel français, nous avons roulé en voiture le long du wadi, parmi les palmiers et les arbres en fleurs pour rendre visite au sheikh du village. Il nous offrit un thé sucré et des gâteaux encore plus doux. Nous nous assîmes sur le sol. Les tapis tissés à la main étaient parfaits. Les plateaux de cuivre - de fabrication mécanique - provenaient de

Birmingham. Le Sheikh en était très fier. Il demanda si la gravure du dos signifiait un proverbe ou une formule propitiatoire. Nous n'osâmes pas lui révéler ce que nous lisions : « réservé à l'exportation ». Français et Arabes du village étaient dans les meilleurs termes, unis contre les nomades qui, en ce temps-là tenaient les vignes de Naboth dans le Tafilalet, bouillon de culture de la guerre locale et convoité par la France. Notre hôte, le Sheikh, a parlé avec de nombreux musulmans qui avaient tenu à le saluer. Il nous déclara : « La domination anglaise se comporte comme un frère aîné intolérant à l'égard des jeunes dont les revendications grandissent. Les Français sont des jumeaux, partageant nos coutumes et nos pensées. Les Italiens sont comme des beaux-frères, nous n'avons aucun lien avec eux. »

Sur notre chemin en direction de l'est, nous nous arrê tâmes au même poste de la Légion ; le capitaine se précipita à notre rencontre et déclara à mon mari : « Mon colonel, nous avons une mauvaise nouvelle ! » Immédiatement je visualisais un rassemblement de dissidents. Car le jour précédent, un commandant de camp s'était excusé de ne pas nous avoir servi de viande : « Notre boucher a été assommé la nuit dernière. Il devait avoir deux ou trois piécettes dans la poche ». Mais cette fois il n'y avait pas de menace de raid sur le repas ni d'assassinat. Avec une parfaite correction, le petit capitaine raconta l'histoire : « C'est au sujet du brigadier britannique. Il était malade. On savait qu'il souffrait des nerfs. Quel malheur qu'il ne se soit pas confié à moi. »

- Que lui est-il arrivé ?

Le capitaine entra dans le vif du sujet : « Au milieu de la nuit, le brigadier prit son fusil puis sortit dans la cour. Il plaça la crosse du fusil dans la grande pile de pierres avec une précision surprenante. Il partit en arrière comme le montre la trace de

ses pas jusqu'à ce qu'il touche le mur derrière lui. Alors, ouvrant sa tunique sur son torse, il se rua en avant - en riant - et se jeta sur sa propre baïonnette. Le trompette qui sonnait le lever des couleurs le trouva embroché comme un chapon. Le rire avec lequel il avait cherché la mort s'était transformé en une grimace ». Le petit capitaine conclut : « Il ne faut pas blâmer la Légion. C'est une bonne vie pour ceux qui n'ont rien à regretter. La solitude dont ils parlent n'est pas liée à l'Afrique mais à ce qu'ils traînent de leur passé. Ici, chacun a la chance d'une carrière pour remplacer famille et foyer. Les étrangers peuvent devenir officiers et un troupière peut commander une compagnie ». Il se tourna vers moi : « A la Légion, madame, on doit être simple, personne ne peut vivre dans deux mondes à la fois. »

- Combien j'étais en accord avec lui.. . C'est une erreur de vivre dans deux mondes. Vous comprenez et souffrez beaucoup trop et il n'y a pas de limites à votre espérance. Vos fautes restent sans recours. Un philosophe rajpoute me l'avait expliqué en Inde : on ne parvient à la réincarnation que de fautes en erreurs corrigées : « l'infaillibilité est le fruit le plus agréable de l'ignorance ».

- Rosita Forbes in *Gypsy in the Sun* (1944 London) -  
( Traduction A Krieger- Krynicky )

- Œuvres : voyages
- *The secret of the Sahara- Kufra* ( Libye )
- *From Red Sea to the Blue Nil* ( Abyssinie )
- *Forbidden Road- Kkabal to Samarkand* ( India , Afghanistan , Soviet Central Asia)
- *India of the princes.*
- Essai : *Position of the Arabs in Art and litterature* ( Royal society of Arts )
- Roman : *Sirocco*



**Rosita Forbes en tenue du Yémen**



## **Les thermes du Djebel Oust - une richesse qui monte**

**Dante Gerini**



**M. Dante Gerini**

À 32 kilomètres de Tunis, en bordure de la route macadamisée qui va à Zaghouan, et à deux kilomètres de la gare de Cheylus, sur la ligne du Kef, se trouvent les thermes du Djebel-Oust, qui sont en passe de prendre une très grande réputation, car depuis plusieurs années les Tunisiens ont pu apprécier leurs mérites, de même que les membres du corps médical.

Il y a d'abord de nombreux avantages au point de vue de la situation :

Le climat est sec ; on peut y jouir de toutes les expositions, la montagne présentant ses versants aux quatre points

cardinaux. Aucune trace de paludisme, étant donnée l'absence de tout marécage.

Le Djebel-Oust et ses thermes sont placés dans un site des plus pittoresques.

La plaine s'étend à leurs pieds sur plusieurs kilomètres, encadrée par le Zaghouan, le Djebel-Ressas, le Bou-Kornine, la Mohamédia et les collines du Fahs. La voie ferrée la traverse, et la silhouette des trains allant de Tunis à Kalaa-Djerda se profile au milieu de multiples terrain cultivés, semblant vouloir apporter aussi son tribut de vitalité à ce beau décor.

Les plantes aromatiques les plus variées parfument la montagne et la plaine, et dans les buissons touffus de bruyère, d'arbousiers, d'oliviers sauvages, le gibier abonde : alouettes, cailles, ramiers, perdrix, tourterelles, lièvres, etc. De bonnes parties de chasse peuvent y être organisées.

Un service journalier d'autobus très confortables Tunis-Zaghouan passe à 80 mètres de l'Établissement thermal.

Les eaux thermo-minérales de Djebel-Oust surgissent dans le flanc inférieur de la montagne, dont l'altitude est de 210 mètres.

C'est en 1905 que M. Dante Gerini arriva au Djebel-Oust pour y mettre en valeur sa mine de cuivre et de mercure ; ses travaux lui firent dégager une plateforme d'origine romaine qui se révéla être les restes de thermes antiques. On trouva même une stèle consacrant le vœu d'un baigneur ayant obtenu une guérison rapide.

M. Dante Gerini fit des recherches plus complètes et découvrit finalement, en 1907, une source thermo-minérale, classée parmi les chlorurées sodiques fortes hyperthermales.

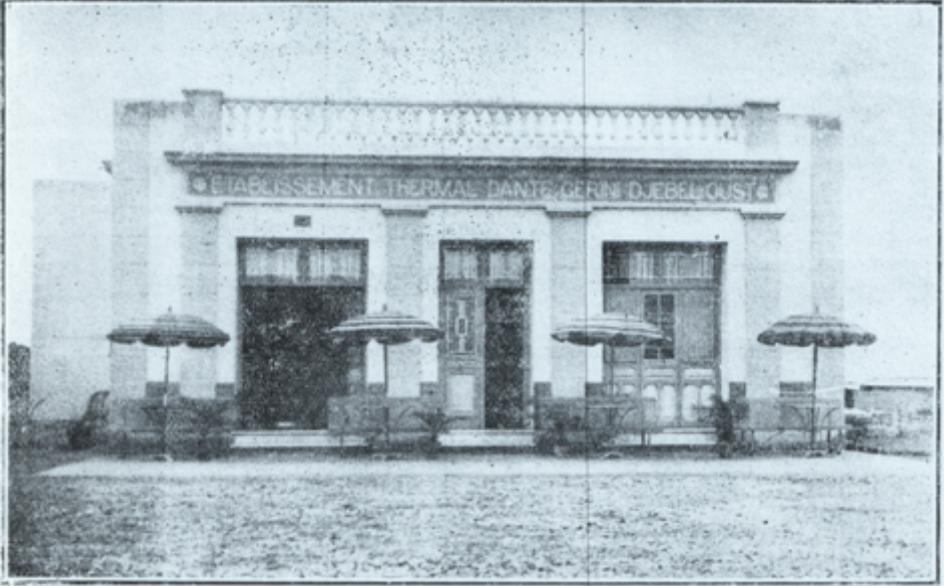
Les travaux se succédèrent et en 1911, M. Dante Gerini pouvait inviter le corps médical à visiter ses bains et à vérifier la valeur de son eau thermale, dont voici l'analyse définitive : température : 58 à 60° ; réaction alcaline ; limpidité parfaite ; très radio-actives ; chlorurées, sulfatées, sodiques, magnésiennes, iodurées, lithinées, oxyde de fer.

A l'Exposition Internationale du Travail à Milan (1912-1913), M. Dante Gerini obtint un grand prix avec médaille d'or.

Depuis, le succès ne cessa de grandir. Dans sa brochure, M. Dante Gerini écrit :

« Depuis ma découverte, je portai toute mon attention sur les qualités de ces eaux et leurs propriétés curatives.

De nombreux Indigènes et Européens de la région ont obtenu des guérisons après s'être soignés sur place, sans aucune installation moderne - et gratuitement d'ailleurs - se contentant de prendre leurs bains dans des fossés creusés par eux dans le sol, à l'extérieur des galeries, le long du parcours de l'eau de la source.



**Façade de l'Établissement Thermal**



**Thermes Romains du Djebel-Oust**

Ces piscines rudimentaires leur suffisaient pour se plonger dans cette eau bienfaisante, dont j'ai constaté moi-même les heureux effets dans les cas de rhumatismes, d'obésité, d'eczéma, de syphilis, d'affections intestinales, sciatique, arthritisme, foie, reins, engelures, verrues, maladies de la peau en général, traumatismes, etc.

Je ne saurais m'étendre sur ce point, étant profane en la matière et ne voudrais pas être taxé d'exagération en ce qui concerne les vertus curatives des eaux de Djebel-Oust.

Cependant, après les résultats constatés, et à la demande générale de la population de cette région, j'ai décidé en 1933 de faire construire deux établissements thermaux :

Le premier formant un ensemble moderne comprenant un vestibule d'entrée, un cabinet de consultations, un bureau de direction, un bar, une grande salle d'attente et de fêtes, dix cabines avec baignoires en fonte émaillée, une piscine centrale, lavabos, lingerie, box-vestiaires, etc. et dans chaque cabine le confort nécessaire avec lit de repos, etc.;

Le deuxième établissement, dit thermes populaires, comprend : une grande piscine centrale avec eau courante, des cabines confortables, des salles de repos, etc.

Les indigents n'ont pas été oubliés, car j'ai aménagé pour eux deux bassins entourés de murettes et deux bassins couverts; où il leur est possible de se soigner gratuitement.

Deux grands réservoirs ont été construits pour l'approvisionnement en eau potable, ainsi qu'un autre réservoir placé sur la terrasse pour l'eau minérale froide devant servir aux bains.

Toutes ces installations sont aujourd'hui terminées, ainsi que des appartements meublés avec salle de bain pour la cure chez soi. Cependant, mon projet n'est pas entièrement réalisé, car j'envisage encore la construction de dépendances, une grande terrasse cimentée sur la façade et autres travaux d'embellissement, »

Les eaux et les bains du Djebel-Oust sont aujourd'hui couramment utilisés. Le nombre des baigneurs est chaque année plus considérable et M. Dante Gerini reçoit les plus vifs encouragements.

Le Djebel-Oust prend et prendra davantage encore rang parmi les premiers thermes d'Europe.



**Paysage de Sousse**



## **Médecine et colonisation agricole**

### **Pierre Goinard**

Sans la Médecine l'Algérie française et son épopée agricole eussent été mort-nées.

« Si l'Algérie n'a pas été abandonnée, c'est au médecin militaire Maillot que nous le devons » a écrit le Dr Lucien Raynaud en 1930 : n'eut-il pris son audacieuse initiative thérapeutique à Bône en 1834 il est très vraisemblable que la France, capitulant devant le paludisme, aurait retiré ses troupes. Au cas où elle les y aurait maintenues malgré d'effroyables pertes par maladie, les premiers colons auraient totalement disparu.

Une fois cette victoire acquise, les médecins, par leurs découvertes ultérieures, leur labeur acharné, leur dévouement parfois héroïque, ont peu à peu éradiqué les nombreuses maladies locales. Et même certains d'entre eux, notamment les équipes pastoriennes, se sont attaqués avec succès à la pathologie locale du bétail et des végétaux.



### **Départ des colons pour l'Algérie en 1848**

#### **La tragédie des premiers colons.**

Reportons-nous, non sans émotion, aux années qui ont suivi la prise d'Alger en 1830.

Quand nous parcourons, dans nos plaines sublittorales, les vignobles les plus beaux du monde, les orangerai es somptueuses, quand nous circulions à l'ombre des platanes géants des anciens jours, avons-nous un regard assez attentif pour les vieux cimetières des villages, une pensée pour ceux que l'on avait jadis inhumés en hâte hors de leurs murs ?

C'est plus que jamais un devoir d'évoquer les souffrances inouïes, les hécatombes de ceux qui ont défriché les maquis, drainé les marécages où devaient prospérer par la suite, grâce à leurs sacrifices, les merveilleuses plantations que nous avons contemplées. « La Mitidja, écrivait le Général Berthezene sera le tombeau de ceux qui oseraient l'exploiter ». Et en 1841 encore, le Général Duvivier de renchérir : « L'infecte Mitidja est un foyer de maladies et de mort ».

Il en était pareillement pour les plaines de Bône, de Philippeville, la vallée de la Soummam...

N'est-il pas admirable que dans cette Mitidja, terrassés par les fièvres, voyant succomber tant de leurs compagnons, des Français étaient parvenus en 1839, à cultiver 9.000 hectares, planter 85.000 mûriers quand, la trêve avec Abd el Kader étant rompue, les belliqueux Hadjoutes ont déferlé, coupant des têtes. Ces malheureux égrotes, déguenillés, mal nourris, couchant sur des grabats dans des huttes, continuaient de travailler, un fusil en bandoulière.

L'armée ayant décidé de les évacuer, cette première colonisation fut anéantie sauf en de rares îlots.

Une fois refoulés les Hadjoutes, des colons se remirent au travail et les maladies poursuivirent leurs ravages. A Boufarik la mortalité atteignit un sur trois ! Les gens d'Alger reconnaissaient de loin les survivants à leur aspect pitoyable ; « il a une tête de Boufarik » disaient-ils.

Même désastre au Fondouk où, en 1845, sur 263 habitants 127 moururent ; à la Trappe de Staouéli : 8 morts sur 38 moines, 47 sur les 150 détenus travaillant avec eux ; dans les basses plaines du Constantinois, où, à côté des pionniers français, tentaient de s'enraciner des Italiens ; un peu moindre dans l'Oranie, plus salubre, où prédominaient les Espagnols, autres émigrés de la misère. Dans le Sahel d'Alger lui-même, entre 1831 et 1847, sur un total de 1522 enfants, 705 moururent, près d'un sur deux...

Jusqu'à la fin du siècle, dans certains sites particulièrement malsains comme Montebello, proche du lac Halloula tardivement asséché, la situation resta tragique. Mallebay raconte, dans sa revue *Les Africains* :

« La porte s'ouvre ; une grande femme blême apparaît. Pour nous ouvrir elle s'est levée de son lit où elle gisait tout habillée ; elle claque des dents et a dans ses yeux profonds une tristesse infinie. Nous l'interrogeons elle a perdu récemment son mari et ses deux enfants. J'irai bientôt les rejoindre, dit-elle simplement ; avant peu tout le village suivra ».

### **Le fléau des fièvres et les autres maladies algériennes.**

Quelle était donc la nature de cette malédiction meurtrière ? Dans l'ignorance de l'époque on l'intitulait globalement « les fièvres ». Parmi elles, dominait la malaria, reconnaissable quand elle se bornait à des accès fébriles, intermittents de tierce ou de quarte ; mais trop souvent ces immigrants récents sans accoutumance étaient emportés par ses formes gravissimes, accès pernicieux, bilieuse hémoglobinurique.

Ce terme générique de fièvres recouvrait aussi d'autres maladies infectieuses, dysenterie, typhoïde, parfois typhus.

Parallèlement des épidémies de choléra importées dans les ports et les villes se propageaient aux villages de l'intérieur véhiculées par les troupes. Et l'Algérie restait un réceptacle d'autres maladies peu fréquentes en Europe l'une des plus répandues dans les régions d'élevage, le kyste hydatique, parasitose des moutons, transmise par les chiens, se développait dans le foie, les poumons et toutes les parties du corps, nécessitant le recours à la chirurgie.

Dans le Sud, la conjonctivite granuleuse - le trachome - très fréquente chez les autochtones, contaminait parfois des Européens.

## **Evènement thérapeutique décisif, la quinine grâce à Maillot.**

En décidant de traiter les paludéens par la quinine à fortes doses, François Clément Maillot a assuré le salut de la colonisation européenne en Algérie.

« Grâce à lui la race des immigrants a pu faire souche dans une patrie nouvelle », avait écrit Elisée Reclus dans sa *Géographie Universelle* en 1886, près de 50 ans avant, le Dr Lucien Raynaud. Peu d'années avant la prise d'Alger, en 1832, deux pharmaciens français, Pelletier et Caventou, avaient isolé de l'écorce de quinquina le sulfate de quinine. Découverte providentielle pour l'Algérie.

En mars 1834, Maillot est affecté comme médecin chef à l'hôpital militaire de Bône ; il n'est âgé que de 30 ans mais, passé les années précédentes par les hôpitaux d'Ajaccio et d'Alger, il s'est familiarisé avec les fièvres intermittentes. La situation locale est catastrophique, la mortalité des malheureux militaires atteint 1 sur 3. Maillot décide de faire absorber par ses malades le sulfate de quinine à haute dose. En moins d'un an, la mortalité tombe à 1 sur 20.

Mais ce succès sensationnel porte ombrage à l'École Médicale parisienne sur laquelle règne alors Broussais dont Maillot a été l'élève ; au nom des théories qu'il professe, il réproouve l'initiative du jeune médecin militaire. Celui-ci, un an après son arrivée à Bône, est mis en congé « pour infirmité temporaire » et ne reviendra pas en Algérie... Pendant plusieurs années ses résultats seront contestés. En 1841 encore, le célèbre baron Larrey, envoyé en inspection en Algérie, mentionnait dans son rapport un emploi « abusif » du sulfate de quinine. Car les collègues de Maillot, forts de ce qu'il avait

réalisé, continuaient de soigner les paludéens selon sa méthode.

On ne peut s'empêcher rétrospectivement de déplorer qu'une mesquine querelle d'école ait retardé la diffusion du médicament sauveur parmi les colons des plaines insalubres, dont bien des vies auraient pu être préservées. Peu à peu cependant l'absorption de quinine entra dans les habitudes ; l'état sanitaire s'en trouva radicalement transformé.

Les Indigènes, exempts de contaminations foudroyantes, mais profondément anémiés et amoindris par un paludisme chronique, se laissèrent progressivement convaincre. Lentement se réduisit le nombre des cachectiques porteurs de rates hypertrophiées, parfois énormes, incapables de travailler. Cependant, quand la conscription commença de s'établir en 1912, les conseils de révision ne retenaient encore qu'une recrue sur dix.

### **L'œuvre considérable des médecins militaires.**

Pendant la première phase de son histoire, de 1830 à 1870, administrée par les militaires, l'Algérie rurale bénéficia grandement de leur Service de Santé.

Leurs recherches atteignirent un triomphe avec la découverte par Laveran, en 1880, à Constantine, de l'agent du paludisme, l'hématozoaire, dans les globules rouges d'un soldat. Événement historique d'un retentissement mondial et qui valut à son auteur le prix Nobel.

Très tôt avaient été édifiés partout en Algérie de solides hôpitaux militaires - au nombre de 38 en 1845 - qui s'ouvrirent aux civils ou même leur furent concédés, comme celui de Douéra en 1847. Après 1870, les médecins de l'Armée restaient prépondérants dans les Territoires du Sud. Et à l'hôpital du Dey

à Alger, (qui devait prendre le nom d'hôpital Maillot) de savants chercheurs continuèrent leurs travaux. C'est là entre autres que Hyacinthe Vincent élaborait la vaccination anti typhoïdique, à une époque où la fièvre typhoïde restait fréquente et meurtrière pour les Européens.

### **La médecine civile dans le bled.**

Dès 1835 le Dr Pouzin créait une « ambulance » à Boufarik, qui reçut surtout des Indigènes et ne survécut pas à la reprise de la guerre contre Abd el Kader. Mais la même année l'un des premiers colons, le baron de Vialar, petit-fils du baron Portal, fondateur de l'Académie de Médecine, prit l'initiative de faire appel à des religieuses soignantes, les sœurs de Saint Joseph de l'Apparition sous la conduite de leur fondatrice, sa propre sœur, Emilie de Vialar (qu'a canonisée l'Église) <sup>2</sup>.

Quelques années plus tard affluèrent des Trinitaires en Oranie, puis dans l'Algérois et le Constantinois les Sœurs de Saint Vincent de Paul et de la Doctrine Chrétienne, pas seulement dans les villes mais jusque dans de petits villages, tels Novi, Meurad, Condé-Smendou.

C'est en 1845 que l'Administration recruta des médecins fonctionnaires pour les petits centres européens du Sahel algérois et ceux proches de Philippeville, de Bône, d'Oran. En 1853 fût créé sous le beau titre de médecins de colonisation, un corps original et admirable, dont la tâche principale fut d'appivoiser les Indigènes aux thérapeutiques occidentales, en se dévouant pour eux sans compter ainsi que pour les Européens dispersés dans le bled.

**2 voir la biographie d'Émilie de Vialar dans Les Cahiers d'Afrique du Nord n° 14.**

En retour, il convient d'insister sur la générosité de ces colons, d'autant plus méritoire que bien peu firent fortune ! C'est grâce au legs d'un million de francs, en 1853, par l'un d'eux, Fortin d'Ivry, que put être commencée la construction de l'hôpital de Mustapha. Et plus tard Seltz finança un hôpital à Boufarik. Pendant la guerre de 42-45 le sénateur Borgeaud offrit au Service de transfusion sanguine un centre de Lyophilisation du Plasma édifié sur son domaine de la Trappe.

### **L'institut Pasteur.**

En novembre 1894 un « Institut Pasteur d'Alger » avait été organisé par deux professeurs de l'École de Médecine, B. Trolard et H. Soulie, assurant le traitement antirabique (2 à 4.000 patients par an) et la vaccination antivariolique.

Six ans plus tard, deux jeunes médecins élèves de l'Institut Pasteur de Paris, les frères Edmond et Etienne Sergent, étaient envoyés à Alger en « mission permanente », tous deux nés dans le Constantinois, leur père officier des affaires musulmanes devenu administrateur civil de Mila, leur mère appartenant à la vaste famille des Merle des Isles, colons de la région.

C'est à eux qu'en 1909 le grand gouverneur général Jonnart décidait de confier la création d'un « Institut Pasteur d'Algérie », « établissement de recherches pour l'étude des maladies virulentes et contagieuses de l'homme, des animaux et des plantes ». Ce seul intitulé indiquait bien l'ampleur de la tâche.

Rapidement fut édifié l'établissement principal dans le quartier du Hamma, au-dessus du Jardin d'Essai, complété par une annexe rurale à Kouba et plus tard en 1922, par un Laboratoire saharien à Biskra.

Objectif fondamental de l'Institut, la lutte antipaludique, en liaison avec les services du Gouvernement Général et la Faculté de Médecine, reposa sur la quininisation préventive, la destruction des moustiques par élimination des eaux stagnantes, épandage de pétrole, ensemencement de gambouses (poissons friands d'anophèles) administration de quinine aux Indigènes porteurs de virus détectés par l'augmentation de volume de leur rate.

Appliquée rigoureusement cette stratégie fit la preuve de sa pleine efficacité : plus de cas mortels chez les Européens, leurs accès fébriles résiduels jugulés, et les populations indigènes récupérant vigueur. Résultats d'autant plus remarquables que le paludisme restait ailleurs sur la planète la maladie la plus répandue, responsable encore d'un million de morts par an.

Contre beaucoup d'autres maladies algériennes, l'action de l'Institut Pasteur rendit des services irremplaçables, avant l'ère des antibiotiques, sérothérapie du typhus, de la poliomyélite, de la fièvre récurrente, vaccination contre la typhoïde et jusqu'au sérum anti scorpion d'Étienne Sergent, car des cas mortels n'étaient pas rares dans le Sud ; à la date de 1936, 4000 cas avaient été ainsi soignés en 10 ans.

### **L'apport des médecins à l'agriculture et l'élevage.**

Plus qu'en d'autres pays et que dans la France métropolitaine, médecins et pharmaciens et non des moindres, à commencer par le fondateur de la chirurgie moderne en Algérie, le professeur Eugène Vincent, ont été liés à la colonisation agricole, en dirigeant des domaines parfois importants, et quelques uns à l'élevage des moutons.

A certains étaient dues de salutaires initiatives, entre autres, aux professeurs à l'École de Médecine, Trolard qui lutta éner-

giquement pour la défense des forêts, Trabut qui non seulement introduisit le ficus dans les rues et les jardins des villes, mais avait aussi réalisé des levures sélectionnées pour la fermentation des moûts, des ferments lactiques thermophiles pour l'ensilage...

Conformément aux directives du Dr Roux, successeur de Pasteur, l'équipe de l'Institut pastorien d'Algérie avait multiplié ses recherches en pathologie végétale et animale.

Ainsi avait-il été appelé à combattre en 1921 une épidémie des palmiers, très menaçante, originaire de l'oasis de Figuig. Le Bayoud, Sergent et Bégué détectèrent l'agent causal, un champignon se propageant dans le stipe ; cette fusariose était inaccessible à des traitements locaux. Fort heureusement l'on découvrit que certaines espèces de palmiers lui étaient naturellement résistantes ; en les substituant aux palmiers vulnérables, les oasis de l'ouest saharien furent préservés de la destruction. La propagation vers l'Est était stoppée.

Contre les épizooties, l'action de l'Institut Pasteur d'Algérie fut considérable. Ayant reconnu l'agent de la piroplose transmise par les tiques qui frappait les bovins d'ictère, Sergent, Donatien, Parrot et Lestoquard proposèrent un vaccin préventif efficace. D'autres vaccins protégèrent chevaux, mulets et ânes contre la lymphangite cryptococcique et les chèvres contre la brucellose (fièvre de Malte des humains).

Plus importante encore avait été la vaccination contre la clavelée ; à cette maladie, bien supportée par les moutons algériens, ceux d'Europe étaient très sensibles, ce qui entravait l'exportation de leurs congénères d'Algérie ; longtemps assurée par l'Institut Pasteur algérois de Trolard et Soulie, la clavellisation des moutons destinés à l'exportation avait été reprise par l'Institut Pasteur d'Algérie, fabriquant de 1913 à

1914 28 millions de doses dont un partie fournie à plusieurs pays étrangers.

Dans le Sud, dès 1902, les frères Sergent avaient démontré que le debab du dromadaire était provoqué par un hématozoaire et transmis par la piqûre des taons dans le bled, des stomox dans les fondouks. Ils l'avaient combattu avec succès par chimiothérapie et mesures préventives.

### **Histoire d'un marais algérien.**

Cette vocation agricole de l'Institut Pasteur d'Algérie s'était concrétisée à partir de 1927 par une démonstration pratique ayant valeur de symbole.

*L'histoire d'un marais algérien* décrite par les frères Sergent, est le plus beau des romans. Un domaine de 300 hectares acquis dans un site mitidjien réputé malsain encore, près de Birtouta, aux Ouled Mendil, allait permettre d'appliquer à la lettre les directives du Dr Roux : « prendre une terre inculte rendue inhabitable par le paludisme et montrer que grâce aux méthodes prophylactiques modernes on peut d'emblée cultiver ces terres et y vivre en bonne santé ».

Laissant un quart d'hectare en son état primitif comme témoin de ce qu'il en était avant la colonisation française, ayant assaini tout le reste par de judicieux drainages, la plantation de 26.000 arbres ainsi que tous moyens de défense et de prévention, tant pour les autochtones sur place que les Européens venus y résider, les uns et les autres entretenaient des cultures fécondes et un cheptel magnifique.

Ainsi était-il, ce marais métamorphosé, un microcosme de notre agriculture algérienne sur fond de souffrances, de morts,

de ruines, parvenue au prix d'immenses efforts conjugués, obstinés et intelligents, un véritable chef-d'œuvre.

### **Retentissement au-delà de nos frontières.**

Cette épopée de médecine et d'agriculture solidaires déborda les limites de notre petite patrie. L'expérience acquise en terre algérienne par des médecins nés sur son sol a été telle que, pendant la première guerre mondiale les frères Sergent, en 1917-1918, furent envoyés en Macédoine pour y diriger la lutte antipaludéenne ; en délivrant l'armée d'Orient des désastres subis jadis par l'armée d'Afrique, ils contribuèrent grandement à son offensive décisive.

Et en 1935 la Société des Nations fit appel à Edmond Sergent pour présider sa Commission du Paludisme, à l'échelle mondiale.

Au terme de cet aperçu il importe de souligner comme un enseignement exemplaire la coordination aussi étroite qu'efficace (rarement sans doute réalisée dans le monde à ce degré) ayant uni les artisans de l'œuvre civilisatrice et humaine que fut en réalité la colonisation de l'Algérie.

Il y avait alors, dans cette province française, beaucoup moins de cloisonnements qu'ailleurs entre les différentes catégories professionnelles. Une relative et bénéfique décentralisation permettait d'incessants échanges entre techniciens, administratifs et hommes de terrain. Grâce à quoi la Berbérie demeurée dans un état médiéval a pu, en quelques générations, aligner ses structures sur celles de l'Europe.



**Hôpital de Mustapha Pacha en 1831**



**Port d'Alger en 1850**



## Un écrivain romantique, Petrus Borel, dit le Lycanthrope, inspecteur de la colonisation en Algérie

Annie Krieger-Krynicky



**Petrus Borel (Lyon 1809- Mostaganem 1859)**

Lycanthrope, mot savant pour désigner dans les campagnes, l'homme qui se croyait transformé en loup-garou. Le poète et romancier lui donne un autre sens : « je suis un républicain comme l'entendrait un loup-cervier, mon républicanisme, c'est de la lycanthropie »

Les détours de la destinée surprennent. Rien ne prédisposait ce fils d'un quincaillier de Lyon chargé d'enfants et descendant d'une famille aristocratique du Dauphiné, les Hauterive, à ces divers avatars. Poète reconnu avec *Rhapsodie* dès l'âge de 28 ans, il figure dans les premiers rangs à la bataille d'*Hernani*

auprès de Gérard de Nerval, son ami. Théophile Gautier le décrit, cherchant sa voie de l'atelier d'architecture à celui du graveur Eugène Devéria, s'essayant à la peinture, puis « courtisant la Muse » : « Petrus Borel était un astre, nul d'entre nous n'essaya de se soustraire à cette attraction. On ressentait dans le tourbillon un peu de l'enivrement du derviche tourneur ... Il était un peu plus âgé que nous de 3 ou 4 ans, de taille moyenne, bien pris, d'un galbe plein d'élégance et fait pour porter le manteau couleur de muraille par les rues de Séville. Il paraissait toujours sorti d'un cadre de Vélasquez ... Il avait une courtoisie hautaine qui le séparait des autres mais sans les blesser car il s'arrêtait juste à la limite où elle serait devenue de la froideur ou de l'impertinence. Une de ces figures que l'on n'oublie plus, ce jeune et sérieux visage, d'une régularité parfaite, olivâtre de peau, de grands yeux brillants et tristes, des yeux d'Abencérage... exotique ou nostalgique. » Gautier ajoute qu'il n'était pas contemporain, original car arborant la barbe alors très rare. « Il parlait bien d'une façon étrange et paradoxale avec des mots d'une bizarrerie étudiée et une sorte d'âpreté éloquente. Il n'en était pas encore aux hurlements à la lune du Lycanthrope et ne montait pas trop à la gorge du genre humain »

Comment « le plus parfait spécimen de l'idéal romantique », admiré de tous pour de son génie a-t-il pu devenir ce misanthrope radical ? Ses *Contes immoraux* (ou : *Champavert*) offrent une piste : Au 18<sup>e</sup> siècle, un jeune homme imprudent vante à son ami, important magistrat, les charmes et la beauté de sa fiancée.., Le libertin s'introduit masqué chez elle, passe pour le fiancé et abuse d'elle. Enceinte elle ne peut faire accepter sa version des faits et le fiancé l'abandonne. Réduite à la misère absolue, elle laisse mourir de faim son nouveau-né. Accusée d'infanticide, l'accusateur qui la condamne à mort n'est autre que son séducteur ! Le fiancé apprendra trop tard le

désastre et la trahison. Une autre nouvelle, *Passereau l'écolier* que Sainte-Beuve, le 1<sup>er</sup> mai 1833 dans la *Revue des deux Mondes*, qualifie de « joli conte », met en scène un amoureux trompé par une « grisette amoral et légère ». Après des pérégrinations aux Champs Élysées où il découvre toutes les turpitudes sexuelles de ses contemporains, il se convainc de sa disgrâce. Désespéré, il convoque le bourreau Samson et lui adresse sa demande singulière : « Je désirerais ardemment que vous me guillotinasiez » ! Son héros « était un être d'une organisation nerveuse impressionnable, instable dès que l'atmosphère n'était pas élevée, le ciel serein, le soleil éclairant et chaleureux... Il souffrait profondément ; c'était un climat chaud, un air pur, un soleil brûlant qui lui convenait ». Ainsi Champavert, son double, laisse les clefs à son « pipelet » qui lui demande : « Irez vous en Espagne ? - Plus loin, en Algérie ... » C'était prémonitoire. Dans un autre conte, *Dom Vesale*, il met en scène le fameux anatomiste qui se venge des nombreux amants de sa trop jeune femme en les écorchant tout vifs dans sa cave pour observer la circulation du sang qui le rendra célèbre. On est déjà dans la littérature « gore » ! L'échec du livre est total, prévu par Sainte-Beuve, venant de « ces jeunes artistes de contentement féroce, par mépris du grand public, aux formes étranges et maniérées ». Pourtant il trouve au livre « un fond réel, beaucoup d'esprit, de l'observation mordante, du style ». Un fond réel, tout est dit: trahison d'amis intimes, de maîtresse, compassion pour les victimes de la cruauté des institutions, persécution de l'innocence, du naïf. Voilà de quoi fabriquer le Lycanthrope.

Il se retire au fin fond de la Champagne en 1837, « dans la maison d'un crapaud plutôt que d'un homme » mais il écrit dans l'espoir de conquérir le lecteur *Madame Putiphar*, « monument de littérature frénétique » dira le calme Charles Nodier. C'est encore l'histoire de deux victimes du système

monarchique, celui du roi Pharaon ( Louis XV ) et de sa favorite, madame Putiphar. Deux amant irlandais en fuite car séparés par leur condition sociale, se réfugient en France. Lui s'engage dans les gardes du roi. Il repousse les avances de Mme de Pompadour pour rester fidèle à Déborah. La favorite se venge en l'accusant d'être mêlé à une conspiration ; il est trahi par un garde son ami ( encore ), emprisonné au fort de Vincennes en 1784 où il croise le marquis de Sade. Jeté à la Bastille, il sera délivré en 1789, mais devenu fou, il finira à Charenton. La trop belle Déborah sur laquelle Pharaon a jeté son dévolu, amenée au Parc aux Cerfs, lui résiste. Elle sera enfermée à l'île Sainte-Marguerite comme le fut Masque de fer. Évadée grâce à un protecteur irlandais, elle meurt de chagrin en apprenant le sort de son amant. Roman d'amour ou roman historique car inspiré par le sort d'un Irlandais, Whyte, qui connut les mêmes vicissitudes, il sera éreinté par Jules Janin. Mais Baudelaire parlera de « génie manqué, plein d'ambition et de maladresse ». Ses romans d'ailleurs ne sont pas plus invraisemblables que celui de Victor Hugo : *L'Homme qui rit*. Il faisait partie de certains romantiques qui haïssaient le Boursingot, « mélange d'aristocrate pervers, de bourgeoisie vénale et de jeunesse dorée ».

Il devra attendre les surréalistes pour être reconnu. Ils seront frappés, outre l'extravagance voulue, par l'outrance de son style, son vocabulaire hermétique auquel s'ajoutent des mots non traduits de l'espagnol ou du vieux français voire de l'anglais. Il écrira à son frère André pour évoquer l'Algérie : « le pays de la Bibésie » ( soif) ou de la « Siccitude ( sècheresse ) qui nous a privé cette année de toute récolte » !

A bout de ressources il collabore à *la Revue historique*, à Satan, le Corsaire. Madame de Girardin et Théophile Gautier s'emploient à lui trouver un poste d'inspecteur de la coloni-

sation en Algérie, ce qui fera sourire le milieu littéraire parisien. Il s'est marié à Alger en 1847 avec une jeune fille Gabrielle Clay, robuste brune qu'il appellera Béatrix : « Fée aux fortes mains, ange plein de rudesse », elle sera la compagne idéale car nommé à Mostaganem, Petrus Borel louera une terre, la cultivera et bâtitra une maison, un castel mauresque coloré, « Haute-Pensée ». « La lune à laquelle il ne manque qu'un morceau pour en faire un grand fromage, inonde de ses splendeurs lactées tout le golfe d'Arzew et de Mostaganem, les terres, les collines et le Djebel Kan qui l'enveloppe et les pierres rouges de mon donjon qui le domine » ( lettre à son frère André en 1856 ).

Quel est l'environnement du nouvel inspecteur : « En 1847 la population européenne de Mostaganem comprenait 1343 Français, 1217 Espagnols, 151 Italiens et 31 Anglo-Maltais, quelques Allemands et Suisses. Un commissariat civil qui se transformera en sous-préfecture, une justice de paix, une subdivision militaire, une église installée dans une ancienne mosquée, la Loge des Trinosophes, deux écoles pour 50 garçons et une autre pour une trentaine de filles ». Tout autour des centres de population agricole: 37 familles à Mazagran. A Sastidia des émigrants venus de Prusse. Sur la route du Chélif, un village destiné à des militaires libérés. Petrus Borel arrive en plein conflit d'intérêt entre les partisans d'une colonisation militaire dite système Bugeaud et les tenants d'une colonisation adoptant les idées saint-simoniennes du général Lamoricière. Il se prononça dans ses rapports en faveur de la première et défendit la conception du général Bugeaud. Dans un rapport « De la colonisation militaire et de la colonisation civile », il prend parti : « Les colons civils sont d'ordinaire quelques individus isolés cherchant aventure ou de pauvres familles françaises ou allemandes chassées de chez elles par la misère. Leur voyage, leur attente à Alger les dépouillent de leur

faible avoir. Ils sont, les uns, découragés par les retards et les empêchements apportés à leur installation, les autres, démoralisés pendant leur séjour au Dépôt des Ouvriers civils, par le contact des malades sortant des hôpitaux ou par des habitudes de paresse et d'ivrognerie contractées dans leur oisiveté forcée... Sous un climat dangereux et nouveau pour eux, étrangers à la vie de bivouacs et de campements, étrangers à toutes les habitudes hygiéniques qu'elle réclame, il faut d'abord que ces migrants s'entassent pêle-mêle sur des planches où le soleil cuit, où le froid de la nuit les pénètre, où les pluies viennent détremper la terre sur laquelle ils couchent. A cela s'ajoute une alimentation pauvre, une nourriture insuffisante, le regret du pays se mêlant au sentiment trop vif d'une tâche trop forte, au découragement que donne le premier coup de pioche frappé au pied du palmier nain. Nous aurons bientôt des gens dévorés par la tristesse ou débilités par la fièvre » A ce noir tableau, il oppose l'endurcissement des anciens soldats, déjà acclimatés et bien encadrés. Certes la mortalité était de 48% mais les travaux d'assainissement de marécages avaient commencé. Les concessions étaient gratuites, les travaux d'utilité publique à la charge de l'État et, en 1845, on avait enregistré l'arrivée de 45000 migrants et 1882 familles avaient demandé des concessions. Les essais de colonisation militaire furent un échec tandis que la colonisation civile par familles prospérait. En 1848, la situation de Petrus Borel devient difficile car le ministre de la Guerre, François Arago, stigmatise ce système et ses partisans, dont Borel, « qui ont des mérites qui peuvent être utilisés dans une administration mais il est de notoriété qu'ils n'ont pas les connaissances agricoles, hygiéniques, vétérinaires qui sont du domaine de ces fonctionnaires ». Il donna l'ordre de le licencier le 2 juin 1848. Mais Borel a fait l'unanimité dans son entourage et les interventions se multiplient en sa faveur dont celle du général Daumas qui le fait réintégrer le 15 décembre 1849 et

l'affecte à Constantine puis à Bône. Ce n'est que plus tard qu'il regagnera Mostaganem à sa demande pressante et c'est à Bône qu'il laissera des regrets dont le commandant de la subdivision, le général Eynard se fait l'écho : « Il parle l'espagnol, l'anglais, l'arabe, très actif, il sert avec zèle. Homme de bonne compagnie. Toujours prêt à satisfaire toutes les demandes qui lui sont faites ». On est loin du Lycanthrope ! Mais les fonctionnaires se plaignent de l'irrégularité dans la remise de ses rapports, le travail imposé étant incompatible avec son indépendance de caractère.

En revanche il va donner la mesure de son énergie et de sa compassion à l'égard des habitants de Blad Touaria, village en formation dont il fut nommé maire. Il s'agissait d'installer et de faire vivre des colons venus du Haut-Rhin, de novembre 1851 au 24 mars 1854 : 312 personnes logées dans 86 maisons avec un puits, un lavoir, un abreuvoir autour d'une place centrale. Ils étaient dans la misère la plus totale leur bagage était resté à Marseille ou à Oran. L'armée envoya de l'argent pour l'achat de bétail, de pommes de terre et de maïs. Borel fit construire un four, un fournil pour la boulangerie, des écuries, des poulaillers, une école provisoire fréquentée par les filles et les garçons. Dans sa propre maison, Borel fit édifier un autel pour célébrer la messe. La déception était grande pour ces Alsaciens auxquels on avait fait miroiter une terre promise. En 1852, le froid de janvier étant vif, Borel demanda à l'Intendance de lui prêter des couvertures hors service. L'armée opposa un refus. Les travaux sur la route de Rivoli furent suspendus faute de crédits et les ouvriers cessèrent d'être payés. Devant cette misère Petrus Borel prit sur lui de faire distribuer aux habitants par le boulanger et l'épicier, du pain et des vivres contre des bons, garantis par lui, le maire sans être sûr d'être remboursé par l'administration. La Préfecture d'Oran remboursera les bons mais administra une remontrance à Borel. « Il eût fallu attendre

l'autorisation du gouverneur général au risque de laisser mourir de faim les colons ? » Il s'indigna et ce fut le commencement d'une guerre sans fin entre les autorités et le rebelle.

Finalement Blad Touaria le 18 juin 1852 devint une annexe du village d'Aboukir mais ses habitants n'oublièrent jamais ce qu'il avait fait pour eux. Avec le nouveau sous-préfet de Mostaganem, le comte Léopold de Gantès, les hostilités s'ouvrirent sous des prétextes futiles. Jaloux de ses prérogatives, il supportait mal les rapports de l'inspecteur. Blad Touaria était présenté par son maire comme un village modèle « au premier rang pour ses porcs; quant aux colons ils sont les maîtres du charbon de bois et de l'approvisionnement de Mostaganem. » Gantès lui reprocha cet élevage - il employa le mot « élévation » - ce dont Borel, en puriste, se gaussa dans son contre-rapport à l'administration. Il se défendit : lui, Borel n'avait pas élevé de cochons pour son enrichissement personnel mais pour démontrer aux colons alsaciens et lorrains de Blad Touaria que l'on pouvait élever en Algérie, leurs animaux familiers, base principale de leur alimentation et qu'en réalité il en avait été de sa poche !

L'épidémie de choléra de 1851 aggrava les dissensions. Borel affirma « que si des feux de plein air étaient de quelque utilité en cas de peste Blad Touaria eût été préservé. Cependant une odeur infecte et pestilentielle, comme une odeur fétide et cadavérique vous saisissait et m'y a poursuivi pendant mon séjour ». Il reprochait au docteur Clauzel « d'être resté à Sidi Ali Chérif dans son ambulance et qu'on devait enlever de Blad Touaria les malades de vive force. On les jetait dans voiture à bœufs et après quatre heures d'expédition en plein soleil, ils arrivaient morts à destination ».

Sa propre belle-mère qu'il alla visiter avec sa femme avait eu sa maison cernée de cadavres et d'horreur en avait perdu la raison définitivement.

L'argument de sa présence démentait donc les accusations de désertion par Gantès. Il était même allé à Sidi Ali Chérif visiter l'ambulance à deux reprises avec le sous-préfet, l'architecte et l'ingénieur. Tout le monde avait donc fait son devoir. Mais en revanche Borel avait subodoré des malversations de la part de Gantès et d'un entourage sans scrupules. Sa dénonciation s'avéra fondée mais l'indélicat fut simplement muté à Philippeville tandis que ses complices étaient condamnés pour « dilapidation de fonds publics et escroquerie ». Deux poids, deux mesures dut penser le Lycanthrope mais les rapports de Borel ne plaidèrent pas en sa faveur : « Spécimen de littérature effervescente » selon son biographe Gabriel Esquer.

Certes il ne maniait pas la langue de bois administrative mais connaissant son vocabulaire baroque il exprimait ses indignations ! Il fut donc « cassé » selon ses propres termes dans une lettre à son frère André le 27 août 1855. Vengeance du sous-préfet Gantès ? Les bureaux lui avaient-ils fait payer sa fidélité au général Bugeaud ? Sa demande de réintégration fut refusée par le ministre de la Guerre. L'administration déclara ne pas tenir à réintégrer « ce cerveau malade » bien que la justice ait fait droit à ses soupçons de malversation.

Il ne lui reste plus qu'à mener une vie de propriétaire à Haute-Pensée qu'il avait construit en forme de château romantique, se souvenant de son expérience d'apprenti architecte du temps de Théophile Gautier et de ses amis du Cénacle. Dans la tour haut perchée, Borel tisonne en vain le feu éteint. « A ranimer ma Muse en vain je m'évertue / Elle est sourde à mes cris et froide sous mes pleurs ». Mais à Mazagan,

sur le terrain en espalier où est bâti son castel, il évolue entre « son figuier immense » et un « haut palmier du jardin d'agrément », un potager et les plants de cotonniers. « Je laboure, je sème, je plante, je suis éreinté ».

Il a des écuries pour ses chevaux; sa femme, écuyère émérite, cette année 1857 pleure sa jument préférée, mais lui donne enfin en avril le fils tant espéré après dix ans de mariage, Aldéran, prénom d'un bisaïeul.

Ce printemps lui fut donc propice « les amandiers sont en fleurs, sont poudrés de fleurs, les genêts de la colline répandent leur parfum aussi suave que celui des bigaradiers. On respire la frangipane et l'eau d'oranger... Le printemps pourrait me rattacher à la vie ». Il décrit ainsi le menu familial, après avoir charrié « 32 brouettes de sable » pour tracer une belle allée parmi ses arbres fruitiers : « galette de gruau d'orge de notre récolte toute chaude sortant du tadjin ( plat de terre cuite ) radis rose arabes, et un radis noir d'Alsace, assortis de piment demi-doux ( felfel lakdar ) rissolés dans l'huile de notre jardin de Mazagan, pied de cochon grillé dans le couscous ( un des motifs de discorde avec le sous - préfet qui lui coûta si cher) et caroubes de mes caroubiers ». Il fume ensuite dans une pipe turque « un tabac doux planté à Blad Taouria». On croirait lire une églogue de Virgile. Mais le romantique Lycanthrope est assailli de pressentiments tragiques : « cette fois ci Luth, Lyre, Violon, tout est en deuil et je suis morne et bête / Mon âme a perdu ses ailes / Mais l'an prochain à moins que de crever / je vous promets un immense poème / Si long, si long qu'avant de l'achever/ : Vous serez dans l'âge où l'on aime » ( 5 juillet 1858 ). Il adressait ses vers aux trois petites filles du nouveau sous- préfet de Mostaganem qui était devenu un ami.

Le matin du 17 juillet 1859, dans le jardin de Haute- Pensée, il nargua le sirocco, tête nue, et fut foudroyé par une insolation. Il rejoignit ses « sublimes leurres » : Manfred, Hamlet, Child Harold, Faust, Marguerite, Desdémone. Mais il était à notre avis redevenu Passereau, le candide, le bafoué, l'hypersensible qui se cachait derrière l'humour noir et l'outrance des mots. Pour le poète Georges Emmanuel Clancier « Les rêveries du Lycanthrope ont la couleur du néant »...

### **Pour mieux connaître Petrus Borel :**

Biographie en ligne :

[http://www.memoireafriquedunord.net/biog/biogHC\\_Borel.htm](http://www.memoireafriquedunord.net/biog/biogHC_Borel.htm)

*Rhapsodies* ( 1832 ) *Champavert* (Contes immoraux) ( 1833 )  
*Madame Putiphar* ( 1839 )

*Histoire du romantisme* Théophile Gautier ( 1895 )

*Lettres d'Algérie à son frère André* présentées par J  
Simonelli ; *La Barbacane* (1998)

*La vie algérienne de Petrus Borel le Lycanthrope* Gabriel  
Esque ; Simoun 4° année n° 15

*La vie algérienne de Petrus Borel le romantique* ; Chobaud  
Alfred - Oran littéraire, artistique et commercial ; 1929

*Les souvenirs de Petrus Borel, poète lycanthrope et pionnier  
de la colonisation* ; Rousselot ; Algérie 1949 N°Juillet-Août